

ils sont saisis d'une crainte superstitieuse. C'est ce soir la veille du jour des morts, et ils ne voudraient pas y descendre pour tout au monde.

— C'est bien malheureux, il serait si important d'en finir dès ce soir !

Et le docteur se mit à réfléchir, tout en retournant vers la ville au pas de son cheval. Au bout de quelques instants le docteur s'écria : " J'ai un moyen " ; et il donna un vigoureux coup de fouet à son cheval en lui disant " marche Balais " ; et Balais partit au grand trot, à travers la boue et au milieu de l'obscurité.

Au bout de la rue Perdido, qui aboutissait à la cyprière, il y avait sur la lisière du bois une vieille case de nègre. Cette case était habitée par un nègre Congo, qui avait acheté sa liberté de son maître moyennant la somme de quatre mille piastres, qu'il s'était procurée, personne ne put savoir comment. Ce nègre avait un étrange commerce ; sur des tablettes au fond de sa case, il y avait des fioles, des bouteilles de toutes grandeurs et de toutes formes, contenant les unes des poudres, les autres des liquides bleus, blancs, verts, rouges, jaunes, noirs. Toutes ces bouteilles étaient hermétiquement fermées. Sur de sales petits morceaux de papier collés sur ces bouteilles on lisait : poison pour les punaises, pour les rats, pour les souris, etc. Dans une grande armoire, dont la porte vitrée laissait voir les tablettes, on voyait, rangées suivant leurs grosseurs, des dames-jeannes soigneusement bouchées. Ces dames-jeannes contenaient des reptiles vivants, tels que serpents à sonnettes, serpents sourds, congres, etc., tous reptiles dont la morsure était mortelle. Ce nègre Congo était celui-là même qui avait enseigné au docteur Rivard la recette du poison, dont il avait voulu ce soir même essayer l'effet sur Pierre de St-Luc.

Il pouvait être neuf heures du soir ; un feu de charbon brûlait dans une espèce de cheminée et répandait une faible lueur dans la cabane, sans l'éclairer cependant assez pour reconnaître la physiologie d'un gros nègre, assis sur une bûche de bois auprès du feu. La conversation était animée entre ces deux individus ; le vendeur de poisons refusait obstinément de découvrir à l'autre certains secrets, que ce dernier semblait déterminé à obtenir.

— Tu me le diras ! dit Trim en se levant, car le visiteur nocturne était Trim ; tu me le diras ou je te jure que je te dénoncerai à la police.

— Chut ! répondit le Congo, en baissant la voix, j'entends les pas d'un cheval dans la boue !

En effet, un cheval, attelé à un cabriolet couvert, approchait de la cabane du nègre qui était sorti avec Trim sur le seuil de la porte. Avant que la voiture arrivât, Trim se retira dans l'ombre de la porte.

Un certain sifflement discret avertit le Congo qu'on voulait lui parler en secret. Il s'avança près de la voiture, jeta un coup-d'œil furtif sur les deux personnes qu'elle contenait, et avançait la tête vers celui qui tenait les rênes, celui-ci se pencha à son oreille et lui dit quelque chose.

— Un gros ? demanda le nègre.

— Oui, quatre à cinq pieds.

Le nègre disparut dans sa cabane, dont il ressortit bientôt portant dans ses bras une dame-jeanne, qu'il plaça dans la voiture.

— Merci.

La voiture partit en reprenant la direction dans laquelle elle était venue. Quand elle se fut éloignée un peu et eut disparu dans l'obscurité, Trim demanda quelles étaient ces personnes.

— Bonne pratique, répondit le vendeur de reptiles en se frottant les mains : c'est le docteur Rivard.

— Le docteur Rivard ! et son compagnon ?

— Je crois que c'est M. Pluchon.

— M. Pluchon !

Trim, sans perdre de temps, prit son chapeau et s'élança dans la direction de la voiture. Il ne put la rejoindre, car le docteur, qui avait entendu le pas de quelqu'un qui courait derrière la voiture, se mit à fouetter vigoureusement son paisible cheval. Et Balais, peu accoutumé à ce genre de traitement, partit au grand galop.

Trim fit d'inutiles efforts pour conserver la vue de la voiture, mais Balais y allait de trop bon cœur pour que Trim n'eût pas la douleur de voir la voiture dans la rue St-Charles, longtemps avant qu'il put y arriver. Le pauvre Trim, tout essoufflé, couvert de boue et trempé jusqu'aux os, s'assit, tout déconcerté, sur une borne, qui se trouvait au détour de la rue. Au bout de quelque temps il se décida à aller voir la vieille Marie, sa tante, qui comme nous le savons, était l'esclave du docteur Rivard. A l'arrivée du *Zéphyr*, Trim avait été voir la vieille Marie, qui avait dit des choses dont il ne s'était pas occupé d'abord, mais qui, en ce moment, réveillaient en lui d'étranges soupçons.

Ce ne fut que lorsque le docteur fut arrivé dans le faubourg Tremé qu'il ralentit l'allure de Balais. Pluchon regarda derrière la voiture et écouta attentivement. Il s'assura qu'ils n'étaient pas suivis ; on n'entendait que le bruit du vent et le clapotement de la pluie dans les mares d'eaux au milieu du chemin.

— Docteur, il n'y a personne.

— Tant mieux, autrement il aurait fallu remettre à un autre soir ce qu'il est si important d'exécuter cette nuit.

Ils ne tardèrent pas à arriver à l'endroit où le docteur avait déjà attendu Pluchon, tandis que ce dernier avait été porter à l'habitation des champs, la petite fiole de poison destinée à l'infortuné Pierre de St-Luc.

Le docteur arrêta la voiture.

— Vous allez descendre, M. Pluchon, et porter cette dame-jeanne à l'habitation des champs. Prenez bien garde de la laisser tomber. Vous ne la donnerez pas aux Letard, mais vous la jetterez vous-même dans le cachot. Si les Letard ont peur d'y descendre eux-mêmes, ils n'auront pas peur d'y voir descendre cette dame-jeanne. Il faudra que vous la lanciez avec assez de force pour qu'elle se brise sur le plancher du cachot.